



MEDIATHEQUE  
MEDIATHEK  
valais st-maurice wallis



Médiathèque Valais St-Maurice

**Jeudi 4 juin**

12.30-13.30

# Sorj Chalandon



**A la rencontre de Sorj Chalandon, journaliste et écrivain...**

*«Elle a ouvert le livre au milieu, au hasard. Elle aime surprendre les phrases sans qu'elles s'y attendent. Les phrases qui paressent, qui pensent qu'elles ont le temps. Qu'il y a tant et tant de pages avant elles, qu'elles peuvent sommeiller à l'ombre des mots clos.» Une promesse*

Sorj Chalandon est né **le 16 mai 1952** à Tunis

**Journaliste à Libération** depuis 1973 et jusqu'en 2007, il a passé par tous les postes : dessinateur, monteur en pages, puis reporter, chef de service et enfin rédacteur en chef adjoint, et a été dépêché sur tous les fronts : Liban, Iran, Irak, Somalie Afghanistan.

1988, il remporte le Prix Albert-Londres pour ses reportages sur l'Irlande du Nord et sur le procès de Klaus Barbie.

Il est **l'auteur de trois romans** :

**Le Petit Bonzi**, Grasset, 2005, *Prix du premier roman de l'Université d'Artois. Prix de l'Ecole Normale Supérieure de Cachan. Prix du premier roman du Touquet.*

**Une promesse**, Grasset, 2006. Prix Médicis.

**Mon traître**, Grasset, 2008. Prix Jean Freustié. Prix Joseph Kessel. Prix Marguerite Puhl-Demange. Prix Simenon. (Prix littéraire de la ville des Sables d'Olonne). Prix Gabrielle d'Estrées. Prix Lettres Frontière 2008

## Le petit Bonzi (2005)

« Il se disait qu'il n'y a jamais trop de mots dans un homme, et qu'il les avait tous. Qu'il allait pouvoir les dire un à un. Ou alors les oublier cent par cent. Qu'il allait se débarrasser de tous les inutiles. De ceux qui veillaient en réserve, qui dormaient avec leurs bottes en attendant l'assaut. Il se disait qu'il tuerait les synonymes, les approachants, les équivalents. Qu'il casserait les mots les plus laides, les gros mots, les sales, les moches, les tristes, les cons, les mots porcs, la boue de mot, les mots de papier journal, de carton mouillé, de coton humide, d'aigre et de rance. Il se disait qu'il ne garderait que le fragile, le lumineux, l'amoureux, l'or, le diamant, le cœur, l'âme. Il se disait qu'avant de dire les mots, il les nettoierait à l'eau de pluie, qu'il les polirait, qu'il les froterait doucement avec une soie de langue. » (p. 34)

### Le titre

« Bonzi, c'est son voisin, son ami de tout, son presque frère. Toujours, ils sont ensemble et depuis tout petits. **Ils étaient ensemble à l'école maternelle, ils sont ensemble à l'école primaire, ensemble ils ont redoublé leur deuxième année de cours moyen. Le matin, ils partent ensemble, le soir ils rentrent ensemble aussi. Ils vivent au quatrième étage de Mésange. Bonzi est petit comme Jacques. Jacques l'appelle le petit Bonzi. Ils ont douze ans tous les deux.** » (p. 14)

« Bonzi a regardé Jacques. Il n'a rien dit. Avec Bonzi, Jacques ne bégaie jamais. Jamais. Ils sont tellement proches, tellement amis, tellement frères, que Jacques parle à Bonzi comme s'il n'était pas là. Bonzi est le seul à apaiser ses mots. » (p. 28)

A Lyon, dans les années 60, Jacques Rougeron a douze ans.

« La résidence s'appelle Gloriette. Cinq rectangles de cinq étages. Chaque immeuble porte un nom d'oiseau écrit en lettres noires, et chacun sa couleur. Ibis en vieux rose, Perruche vert usé, Canari jaune sale, Cygne gris cendre. Et c'est en face, contre le mur bleu de Mésange, que Jacques Rougeron creusait. Il avait arraché des herbes. N'importe lesquelles, n'importe comment. Il les avait coupées en vrac, enfouies dans sa poche, ramenées à la maison, mélangées dans un verre avec un peu d'eau et puis bues. Parce que tout guérissait avec l'herbe. Il le savait. Il l'avait lu. Il en était certain. Vandi le lui avait encore répété, en février sur un banc de la place de Trion. » (P. 12)

Hormis son indéfectible ami Bonzi, il est seul. Certes, aimé par sa mère, il semble incompris de son père.

« Il reste à distance. Il regarde son fils. Elle regarde son fils. Il est mauvais, elle est inquiète. Voilà. C'est sa famille. Papa, maman et lui. C'est la famille Rougeron, tous dans la petite chambre avec le papier peint. Il les regarde aussi. Papa, maman. Ils sont tout ce qu'il a. Il n'a personne en plus. Il a peur, tout vide. Il se sent seul pour trois. » (p. 155)

« Lucien Rougeron, né le 5 décembre 1914 à Migné-Auxances, dans la Vienne. Lucien Rougeron, fils d'Amédée Rougeron et de Violette Servin. Lucien Rougeron, plâtrier à seize ans. Spécialisé dans les plafonds, grièvement blessé au dos en avril 1956 après une chute d'échafaudage. Lucien Rougeron, marié le 2 juin 1951 avec Louise Ladet. Lucien Rougeron, père de Jacques, né à Saint-Symphorien-sur-Croix (Rhône), le 17 novembre 1952. » (p. 89)

Bègue, l'enfant souffre et bientôt, ne supporte plus cette différence oppressante qui le mure hors du monde.

*« Les revoilà qui marchent. Jacques devant, Bonzi à ses côtés. Jacques a toujours cette peur. Il a peur de rentrer. Peur de la nuit qui vient. Peur de la maison. Peur de demain surtout. Il se dit que demain est trop près d'aujourd'hui et que les demains, tout peut arriver...*

*Jacques a peur. Son cœur est dur. Il sent quelque chose à venir, de proche, de brusque. Quelque chose qui fait qu'il cessera de parler. Quelque chose qui l'autorisera à rester muet. Quelque chose de tellement immense que personne ne l'interrogera plus jamais. Que personne ne lui demandera plus rien. Que son silence sera autorisé, et compris, et admis, et normal. Qu'on regardera ses lèvres mortes avec respect et compassion. Il sait que quelque chose va arriver. Il a épuisé tous ses mots. Même quand il pense, il bégaie. Il bégaie jusqu'au fond de sa tête. Jacques Rougeron marche. Bonzi à ses côtés. Il décide d'arrêter de parler. Il renonce. Il quitte la parole. Là, déjà, maintenant, tout de suite, sans attendre. Il décide que sa bouche est cousue, que ses mots sont partis mourir dans son ventre. Il décide que Jacques Rougeron est devenu muet.» (p. 77-78)*

*« Il a prononcé chaque lettre lèvres ouvertes, séparément, en groupe de deux, puis de trois, avant de les assembler en bouche et de les claquer en langue. Et Jacques a répété. Une fois, une autre fois, une fois encore. Il a répété jusqu'à ce que le mot soit une leçon apprise, un refrain de chanson, une rime de poésie, un nom commun, un outil de plâtrier. Il a répété jusqu'à pouvoir le dire. Et puis il l'a su. Alors il s'est couché. Et il s'est endormi. » (p. 111)*

Un soir d'automne, au pied de son immeuble, il croit avoir enfin trouvé le moyen de guérir : il mange de l'herbe.

*« Comment n'avait-il pas pensé aux thuyas plus tôt ? Il s'est assis sur l'une des tombes vides. Il pensait qu'il ne devait pas manger en marchant. Qu'il fallait prendre son temps, Fermer les yeux, mieux mâcher, bien mélanger la salive à l'herbe jusqu'à en faire un jus. Il a caressé la pierre du mort. Elle était crevassée, ridée comme une peau de vieil homme. Dans les gerçures, l'arbustes avait déposé ses petits fruits. Jacques a fait rouler les cônes d'écaillés sous ses doigts. Il a aussi arraché quelques rameaux à la haie. Il a regardé sa paume de main. Il a fait une boule de ce vert et ce brun. Il a fermé les yeux. Il a porté le remède à la bouche, Un goût aigre, citronné, frais.*

*-Alors, ça t'a fait quelque chose ?*

*-Rien, disait Jacques. Rien du tout.*

*Ils ont cherché encore. De plus en plus loin. Sur les quais de Saône, sous le pont Kitchener, sur les quais du Rhône, du côté de la Fosse aux ours et de la place Moncey. » (p. 18)*

*« Et c'est en rentrant de l'école, une fin d'après-midi, presque au printemps, qu'ils ont remarqué la verdure au bas de leur immeuble. Pas grand-chose. Un talus, un désordre de touffes qui longeait Mésange par l'arrière et par le côté. Bonzi s'est arrêté. Jacques s'est arrêté. Ils étaient suffoqués. Il avait mangé tout Lyon, tout. Sauf cette terre domestique qu'ils butaient du bout de leurs semelles, Qu'ils écrasaient chaque jour en regardant ailleurs. Jacques a failli s'accroupir là. Tout de suite, sans lever la tête vers les fenêtres. » (p. 19)*

*« C'était le mercredi 11 mars 1964.*

*Bonzi s'en souvient parce que Jacques Rougeron note tout. Revenu dans sa chambre, il avait écrit la date à l'encre bleue dans sa paume de main. Puis l'avait recopiée sous son lit, au crayon à papier sur une latte de sommier.*

*C'est là que Jacques Rougeron se cache, c'est encore un secret. » (p. 20)*

« La première fois, il a cessé de bégayer dès le lendemain. Le jeudi 12 mars, au réveil et pendant presque trois jours. Cessé totalement. A table, en classe, dans la rue, avec Luc Vandemer, avec Sicaut, avec Martine Giboulet.

D'un coup, un matin, comme ça, il n'a plus craint les consonnes, ni les voyelles, ni les syllabes, ni rien. Ses mots étaient en fête, en propre, en habits du dimanche, élégants, soyeux, fiers, ils flânaient dans des phrases si vastes qu'ils y marchaient de front. La tempête était apaisée. Elle avait quitté son souffle. Chaque mot attendait de dire. Il patientait en gorge comme on rêve au salon. Presque, il a failli jeter son dictionnaire des synonymes. Le détruire, le brûler, le saccager, l'envoler page à page comme des feuilles mortes. En faire des avions, des aérodynes, des aéronefs, des avions, des fusées, des missiles, des boulettes, des boules, des balles, des billes, des bulles, des globes, des sphères. Faire taire ces mots pour rien, ces mots appris par cœur, tous ces mots de rechange quand un mot bègue en lèvres. » (p. 28)

« Jacques Rougeron a été guéri pendant presque trois jours. Seulement presque trois jour. Dans l'après-midi du samedi 14 mars, le bégaiement est revenu. » (p. 36)

Pourtant le mal revient.

« Avec ses doigts, il a pincé sa cuisse. Il a senti quelque chose d'étroit en gorge. Une arête de consonne qui ne passerait pas. Une lettre coincée comme un morceau de pain. Un phonème en plomb. Il a paniqué. Il est resté comme ça, bouche ouverte au milieu de tout. Bouche ouverte et les mots qui refusent. Il faisait du bruit de ces et de mouillé. Un clapot de bonde qui se vide. Il était redevenu bègue, bégayer, bégayer comme dit le grand frère de Fayon. Il était redevenu André. Il avait les lèvres défaites, tremblantes, risibles et les yeux tout plissés d'effort.

-Ccccc'est pas Mmmamamarrthe lalala fff...

Il sentait le sang aux temps, il avait les joues rouges, il soufflait un ballon invisible, il était agrippé au vent, il pinçait fort. Tout cognait en dedans, aux joues, aux lèvres, au ventre. Jacques Rougeron s'est mis à pleurer. Il avait de l'argile en bouche, de l'herbe en coin, des morceaux de mots collés sous la langue. La compagnie des mots lui faussait compagnie. Il était mort.

-Il faut que tu retrouves les mêmes herbes et que tu en manges plus, lui a dit Bonzi.

C'est pour ça qu'il est retourné aux semis sauvages, huit mois après. Au soir venu, derrière la pluie, juste avant la nuit. C'est pour cela qu'il a gratté une deuxième fois entre les cailloux près de son immeuble. » (p. 38)

Jacques tente alors une seconde fois l'expérience... Mais...

« Dehors, le ciel était jaune. Le monde basculait. Une chose extraordinaire venait d'interrompre le cours, de secouer leur lundi, de tout hacher, de tout réduire... » (p. 49)

« Il est resté assis, Bonzi. Il ne s'est pas levé, n'a pas crié, rien. Tout de suite, il a pensé à l'herbe d'hier. Il a pensé à un champignon vénéneux caché dans les feuilles. Ou alors à une limace empoisonnée, avalée avec le reste. Avant de vomir une seconde fois. Jacques avait lancé un regard inquiet à Bonzi. Bonzi était blanc. Il sentait venir le même piquant de larmes. Il regardait le vomi, le visage brouillé de son ami, il avait en bouche le même mauvais que lui. » (p. 50)

« -Essaie de parler. Tu as mangé quoi ?

il prend tout son souffle. Il le puise au milieu de son sang, de ses muscles, de son cœur, il fait monter l'air, il l'amasse, il le regroupe. Il gonfle ses joues. Une haleinée immense qui cogne aux lèvres.

-Jacques ? Tu m'entends Jacques ?

*-Dd... Ddd.... Dd... l'heeeeeerbe, répond Rougeron. » (p. 53)*

*« Le mal est passé dans la nuit.*

*Lorsque Jacques s'est levé ce matin, il avait juste une impression de vide et de triste en bouche. Et maintenant il marche, Bonzi à ses côtés. Ils ont la même pâleur, la même façon, le même regard nuageux. Ils n'ont pas joué à l'escalier. Ils n'ont pas couru. Ils ne se sont pas parlé contre le mur de la rue des Pommères. Ils vont. Ils traînent leur décembre sur le chemin de l'école. » (p. 54)*

**Au cœur du récit...** le mensonge qui doit lui permettre de n'avoir plus à parler

*« Rougeron ne répond pas. Il a décidé qu'il ne dirait plus jamais rien de toute sa vie...*

*-Mon père n'était pas là hier soir, dit Jacques.*

*-Il n'était pas là ?*

*-Quand je suis rentré, il n'y avait que mon assiette et l'assiette de ma mère sur la table.*

*-Et alors ?*

*-Alors rien. Elle avait l'air triste, c'est tout.*

*-Il est rentré quand, ton père ? » (p.81)*

*« Papa Rougeron a disparu.*

*Voilà, c'était ça. La chose à venir, ce proche qu'il redoutait, ce brusque, ce tellement immense, cet épouvantable qui fait que personne ne lui demandera plus rien, plus jamais, ce drame qui obligera Pécouc, Lhéris, Braux, Charnay, Revol et tous les autres à regarder ses lèvres mortes avec respect, c'était ça.*

*Papa Rougeron a disparu.*

*Désormais, Jacques sera différent. Jacques sera triste. Jacques sera presque orphelin, Il faudra le laisser tranquille dans la cour de récréation, à la cantine, sur le chemin de l'école. Si Manu lui pose une question, tous les autres répondront à sa place. Ce sera leur secret. Ils ne riront plus de Jacques, ils l'aimeront, ils l'aideront, ils le protégeront. Et peut-être que Manu aussi peut savoir que papa Rougeron a disparu. Comme ça, Jacques aura le droit de ne plus rien dire du tout, plus jamais et à personne. » (p. 84-85)*

*« Tout va être bouleversé. Nous sommes le mercredi 2 décembre 1964. C'est la Sainte Viviane. A partir de cet instant, de cette minute précise, de cette sensation de nuque dure sur le bois du bureau, Jacques Rougeron sait que plus rien ne sera comme avant. Il le sentait, ce matin dans la cuisine silencieuse. Il le devinait aussi sur le chemin de l'école. Mais cette fois, il le sait. » (p. 98)*

*« Son père a disparu ! La nouvelle va courir l'école, bondir d'élève en surveillant, papa Rougeron, disparu... Jacques Rougeron est fils de disparu. » (p. 98-99)*

*Jacques Rougeron a mal dormi. Au milieu de la nuit, sa lampe de poche dans la paume de main, il s'est glissé sous son lit pour écrire.*

*« Mercredi 2 décembre 1964. onze heure du soir. J'ai dit à Manu que mon père avait disparu et je ne parle plus. » (p. 100)*

C'est un billet du professeur de Jacques, Louis Mandrieux, qui alerte le père et la mère. Elle interroge Jacques...

*« Elle ramasse un chandail tombé à terre, un livre ouvert sur une chaise, une écharpe passée derrière le lit. Jacques la regarde. Il entend le raclement de gorge de papa Rougeron dans la pièce à côté. Il entend un bruit de radio. Des volets qu'on ferme, Le sifflement de la cocotte-minute avec la soupe dedans. Il entend le normal. C'est un soir normal. Tout est normal.*

*-Qu'est-ce qu'il voulait, monsieur Mandrieu ? demande maman Rougeron. Elle s'est retournée. Elle regarde Jacques. » (p. 151)*

*« Et donc il faut qu'il parle. Il faut qu'il lui réponde. Il ne suffit pas de regarder bouche morte. Maintenant, il faut dire pourquoi Manu, le maître, est venu chez les Rougeron un jeudi après-midi parce que c'était urgent. Il faut dire pourquoi la lettre n'est adressée qu'à madame Rougeron. Il faut dire qu'il y a une autre lettre. Qu'elle était cachée dans le livre de géographie et qu'elle est maintenant glissée sous une latte de sommier. Il faut montrer le sommier. Il faut montrer la cachette aux malheurs,. Il faut expliquer chaque date, chaque mot, chaque histoire. Il faut expliquer que dès qu'ils seront sortis de la pièce, Jacques Rougeron se glissera sous son lit et écrira :*

*« Jeudi 3 décembre 1964. Il est 8 h. du soir. Tout est découvert. Demain, je suis mort.» (p. 155)*

Jacques, inspiré par Bonzi, imagine alors une histoire de peste qui a décimé l'école :

*« -Je dirais qu'il y a la peste à l'école. Répond Bonzi.*

*-La peste ?*

*-Oui, la peste. Que Sicaut, Vandi et Reverchon sont déjà malades, que Revol est mort et que Manu prévient tous les parents les uns après les autres pour que les enfants ne reviennent plus en classe » (p. 157)*

*«-Il se fout de nous, dit encore papa Rougeron.*

Jacques se dresse. Son manteau de laine est encore fermé, ses chaussures, il serre ses poings aussi. Il se lève. Il pleure, il pleure, il pleure, il a le visage chaviré de larmes. Il hurle.

*-Je me fous de vous ? je me fous de vous ? Mon meilleur ami est mort, mes copains sont malades et je me fous de vous ? Jamais vous ne me croyez jamais ! Vous verrez demain, quand monsieur Mandrieu vous dira que Revol est mort, que tout le monde va mourir, que l'école va être fermée, vous verrez si je me fous de vous ! » (p. 160)*

Chez le directeur, Jacques et Bonzi, papa Rougeron, maman Rougeron, Manu

*« Il compte le temps. Il est 8 h. 14. Ses parents ont dû quitter l'appartement à 8 h. Papa Rougeron a mis une cravate, ses souliers marron et son chapeau de laine. Maman Rougeron, sa robe violette avec les boutons blancs. Ils ont dû prendre le petit déjeuner ensemble dans la cuisine, avec la radio allumée. » (p. 195)*

*« Tout bourdonne. Tout bombole. Jacques a mal à la tête. Il ne comprend plus un mot. Il est 8 h. 26 Jacques Rougeron compte le temps. Ses parents doivent être avec monsieur Tranchant. Papa Rougeron est assis dans le fauteuil et maman Rougeron sur la chaise. Monsieur Tranchant doit marcher. D'abord, il est resté à son bureau. Il a écouté maman Rougeron. » (p. 198)*

*« -Entrez, dit monsieur Tranchant.*

*Manu passe la tête, le corps, referme derrière lui. Il jette à Jacques un regard soucieux. Il s'approche de maman Rougeron. Elle se lève. Il lui serre la main. Il voit papa Rougeron qui a disparu de sa maison, fronce les sourcils, marque un temps d'arrêt, marche vers lui et lui tend la main. » (p. 205)*

*« Manu regarde Bonzi. Il regarde ses mains closes. Il regarde le père glacé, la mère mourante. Il revient à l'enfant. » (p. 207)*

**« Manu et le directeur sont restés seuls » (p. 219)**

Mais, lorsque Manu regagne sa classe...

« -C'est pas le regard de Manu, continue Vandì.  
C'est ça qui a changé. C'est le regard de Manu. Il n'a plus son regard de classe. Il n'a plus son regard de maître. Il a un regard de rue, un regard de simplement passant, un regard sans lumière, un regard qu'on croise et qui ne répond pas. » (p. 224)

« Manu ouvre grands ses bras. Il s'emporte.  
-Oui ! C'est ça ! C'est normal ! C'est normal d'être triste quand son père a disparu parce que c'est important, un père. C'est grave, un père. C'est essentiel, un père. Même méchant, même absent, même ailleurs, même quand il lève le martinet. N'est-ce pas Ariès ? » (p. 227)

« Et Jacques Rougeron reste là. Avec Bonzi. Au milieu de l'estrade, à attendre. Manu s'approche de lui. Il lève une main légère, comme une feuille de novembre, il l'agite lentement, il la fait tourner, il la pose doucement sur ses cheveux, il l'enfonce dans la touffe en épi, il le décoiffe en shampoing pour rire.

-Je crois que nous nous sommes tout dit non ?

Jacques Rougeron le regarde. Son menton frémit. Ses yeux sont à genoux. » (p. 236)

« Jacques Rougeron ferme sa trousse, son cartable. Il met son manteau gris. Derrière lui, la classe chuchote. Puis parle. Puis crie. Les bruits du vendredi reviennent un à un. Les chaises, les claquements de pupitre, les rires, les pas forcés, la fenêtre qui s'ouvre pour aérer la pièce. ...

Jacques Rougeron ne fait pas de bruit. Il laisse sa chaise au milieu de l'allée. Il s'en va doucement. Il tient fort serrée la poignée de son sac. Il arrive à la porte. Il se retourne. Encore, il regarde le maître. Il ouvre la bouche, à peine. A peine un filet d'air au travers de ses lèvres. Tout juste ce qu'il faut pour murmurer merci.

-Merci, dit Jacques Rougeron.

Manu n'a pas bougé. Il a les mains posées sur la croisée ouverte et la tête enfouie dans le creux de son bras. La neige entre, et le vent. Il frissonne.

-Il pleure, dit Jacques.

-Il ne pleure pas, répond le petit Bonzi. » (p. 237-238)

### **Et en fin...**

« Paul Andreu gravit l'escalier de pierre. Il monte lourdement, et la main sur la rampe. Derrière lui, le rang s'est rompu. Chaque élève marche à sa peine, et c'est tout. Il y a ....Et aussi Jacques Rougeron, tout gris dans son manteau de laine, tout maigre avec ses cernes, tout dépeigné de nuit, tout inquiet, tout triste de Manu, tout seul de Bonzi qui n'existe pas. Jacques Rougeron qui cherche la main froide de Julien Menard parce qu'il a peur de se perdre. » (p. 253)

### **Une promesse (2006)**

« Un livre qui se passe en Mayenne, un lieu où les hommes ont encore le temps de se comprendre, de s'aimer et de se parler. Ils sont assez fort pour repousser la mort pendant dix mois avant de renoncer mais de façon élégante. C'est donc un livre sur la fraternité, sur le deuil, sur la terre, sur le temps qui passe. Un livre sur le respect et la parole donnée.»

(Propos recueillis par Dorothy Glaiman Octobre 2006)

## **L'histoire**

En Mayenne (Pays de la Loire), à l'orée d'un village, dans une vieille maison, vivent Etienne et Fauvette.

*« Fauvette regarde son vieil homme. Il est beau. Il a ses yeux limpides, son front de tourment, ses cheveux anciens, ses mains honnêtes. Il est là, penché sur un petit rectangle rouge. Il demande à sa femme ce que fait le lutteur grec gravé sur le timbre. Cent fois, il le lui a dit. Mille fois, il a raconté Milon de Croton, fils de Diotime, disciple de Pythagore, chef de guerre et athlète. Vainqueur d'Olympie, des jeux Pythiques, des jeux Isthmiques. Milon de Croton, qui portait un bœuf sur ses épaules comme un berger porte un agneau. Fauvette regarde son vieil homme. Elle parle doux, tranquille, tout aimante de lui. » (p. 70)*

*« Il hoche la tête, referme le cahier de cuir bleu, revient à la table. Il s'assied. Distraitemment, il passe une main sur la toile cirée. Fauvette regarde sa grille, puis son vieil homme, puis sa grille, encore. Parti depuis peu, dit la définition, feu, écrit légèrement Fauvette. Etienne est tête baissée. Sa main va et vient, lente, machinale. Dehors, il fait septembre, c'est-à-dire presque rien. On n'entend pas la pluie sur les volets fermés, ni le vent dans le vieux tilleul. Au loin, de l'autre côté du bourg, le clocher de Sainte Prisque sonne les dix heures. Et la petite horloge suisse crisse à son tour. » (p. 90)*

La maison est silencieuse. Les volets fermés et la porte close.

*« Tout autour, Ker Ael est silence. Le salon, l'étage, la cuisine, la remise aux effraies, le jardinet de rue. Il fait grand jour dehors. Les volets sont clos. Etienne a tout éteint. Il n'a laissé que la lampe bleue de la bibliothèque. Il a fermé les yeux. Tic, tac, le bruit de la petite horloge suisse. Avec le pouce, Fauvette suit les coquelicots. Elle raconte. Sa voix est une soie frissonnante. » (p. 71)*

Nuit et jour pourtant, sept amis se relaient, du dimanche au lundi, chacun son tour. Ils ont chacun leur tâche, détaillée dans un journal tenu par Lucien Pradon.

*« Lucien Pradon tourne la tête. Il regarde son café dans la pénombre. Maintenant, il est presque minuit. Il n'a laissé allumée qu'une lampe au-dessus du bar. Deux phares balaient la vitrine comme un éclat d'orage. Il baisse les yeux, regarde le carnet à spirale. La visite du jour. L'écriture chaotique d'Ivan. Il lit.*

*« Samedi 8 août, onze heures du matin. J'ai tiré les rideaux dans toutes les pièces. J'ai ouvert les volets du salon, les volets de la chambre, ceux de l'alcôve et ceux de la cuisine. J'ai ouvert toutes les fenêtres pendant une demi-heure. Ensuite, j'ai chanté le Temps des cerises pour Fauvette. J'ai changé l'ampoule de la veilleuse. Je n'ai rien constaté d'anormal. »*

*Lucien Pradon relit les mots d'Ivan. Il sourit. Il regarde ce huit, fabriqué par deux ronds assemblés. Il relit, et encore, jusqu'à ce que la voix d'Ivan lui parvienne.*

*« Samedi 8 août, onze heures du matin », dit Ivan. Une voix étrange, broyée, rocaille. Une voix de nez qui honore chaque mot. Une voix de radio ancienne, d'arrière-salle, de salon enfumé de secret en oreille. Le bosco regarde sa montre. Il a le temps. Il tourne les pages, revient en arrière. Il relit, il écoute.*

*« Lundi 8 juin », dit Paradis. Il n'écrit pas lui-même. Il dicte au bosco. « J'ai ouvert les portes de la chambre, du salon et de la cuisine. J'ai remonté l'horloge. J'ai aussi ouvert et fermé la porte du grenier avec la clef qui et au clou. » La voix de Paradis est une voix de distance, une voix de rôdeur, de déplacé, d'errant. Il parle comme s'éloigne et comme on se méfie. A peine un mot, ici, là, et les yeux qui s'éteignent comme on tourne le dos.*

*« Mardi 12 mai », dit Léo. « J'ai sonné la cloche deux fois et frappé à la porte, J'ai fait le tour du jardin. Quand je suis revenu à la barrière, deux gamins ont détalé de derrière le muret. A par le vieux carreau cassé de la remise, je n'ai rien remarqué d'anormal. » Léo parle triste. Il*

*parle maigre. SA voix n'a plus d'éclat. Depuis la mort d'Angèle, il marmonne il soupire, il lugubre.*

« Mercredi 29 avril », dit Berthevin. « J'ai allumé le lustre du salon, le bougeoir en forme de chat, la lampe bleue de la bibliothèque, le lampadaire, les deux lampes de chevet dans la chambre, l'applique du couloir et la lampe de la cuisine. J'ai aussi vérifié que la veilleuse était bien allumée. » *La voix de Berthevin est une voix mâchonnée. Il est ivre au matin et fatigué au soir. Il mouille ses mots, les bredouille, les ronronne. Il fait bouillie de phrases.*

« Jeudi 12 mars », écrit Madeleine. « J'ai défait les draps du lit, battu la couverture et arrangé les coussins. J'ai aussi fait couler de l'eau dans la salle de bains et dans la cuisine, dressé la table à dîner et fait la poussière sur les meubles J'ai épluché des carottes pour la poubelle. J'ai cueilli des primevères pour le vase du salon. »

*Madeleine chantonne. Elle sourit chaque mot, avec cette façon de rouler les consonnes en galets. « Le pinson », disait Fauvette lorsqu'elles étaient enfants.*

« Dimanche 26 janvier », dit Constant Blancheterre. « Après la remise aux effraies (4 pelotes de régurgitation), je suis allé dans la bibliothèque. J'ai allumé la luciole et je me suis assis à table avec une édition des Pensées de Pascal datant de 1843. *Sur la page de garde, Fauvette avait écrit : « Tu vois mon Etienne, il pense, lui. Alors profite-en. Bon anniversaire. » Puis j'ai lu deux lignes du livre à voix haute (l'art. 61).» (p. 74-76)*

**En effet**, en reconnaissance à tout ce qu'Etienne a fait pour son frère et pour les enfants du village...

*« Même pour l'adolescent, Etienne a eu des mots en plus. Des mots pour calmer ses lèvres un peu folles. Des mots pour que sa main cesse de trembler, Des mots pour arracher les images de la mère à sa poutre de grande. Jamais Etienne n'a cessé de protéger Henri l'enfant, puis Berthevin devenu trop adulte et trop simple. Jamais non plus, il n'a cessé de protéger l'Andouille, devenu sale, con, monstre en une soirée d'ivresse, et si seul. » (p. 122)*

*« Il regardait un à un ces enfants de la terre, il les aimait, il en était. Pour eux, il tournait chaque page comme on ouvre un rideau et quand il était temps, lorsqu'il était trop soir, ou qu'il allait pleuvoir, ou qu'il fallait rentrer, il murmurait un mot, un dernier, comme une voix qui s'éteint d'avoir été brûlante. C'était ainsi, chaque fois. Pour qu'ils soient de retour la semaine suivante, au moment d'anxiété, à l'instant de savoir, juste avant la réponse que tus attendaient, il refermait le livre et disait au revoir. » (p. 121)*

... Lucien Pradon a décidé, après la mort de son frère Etienne et de sa belle-sœur Fauvette, de les faire vivre encore...

*« Lucien Pradon et le frère d'Etienne, le beau-frère de Fauvette. Il a le droit. C'est lui qui a décidé de son jour. C'est lui qui a dit que ce serait très tard, à l'heure ténèbres, quand tout dort au pays. » (p 60)*

*« Lucien Pradon a ouvert le cahier. Il a lissé la première page sous son poing fermé. Il a regardé le blanc du papier. Il a passé ses doigts sur le silence. Il a cherché autour de lui. Il a pris le crayon de Fauvette. Il a longuement observé les murs, la bibliothèque, les rideaux tirés, le petit coucou suisse. Il a fermé les yeux. Il a souri. Il a jeté sa tête en arrière et il a ri. Un peu pour la veilleuse, un peu pour lui seul. **Il a décidé qu'Etienne et Fauvette continueraient de vivre.** Il a décidé que Milon de Crotone venait d'entrer dans la pièce, que Fauvette était là, et Etienne aussi. Que tous avaient pris place autour des fleurs rouges. Il a décidé que le cancer n'avait pas assassiné Fauvette, que la douleur n'avait pas tué Etienne, que les loups n'avaient pas dévoré Milon. « (p. 241)*

## **Le titre**

Les personnages sont liés par **une Promesse** ...

« Une fois encore, le bosco contemple le ciel. Il inspire fort. Il regarde la route qui emmène au-delà. Aujourd'hui, il a bu. Chaque vendredi, il boit. **Il trinque à la promesse.** Il s'en sert deux derniers quand tous s'en sont allés. Il boit parce que samedi est son jour de visite. » (p. 60)

« -Je veux juste comprendre à quoi ça sert, ce qu'on fait là.  
-A nous souvenir, dit le bosco.  
-On n'a pas besoin de raconter des histoires pour ça.  
-Et aussi à ce qu'ils nous entendent avant de partir, ajoute Madeleine.  
-Mais ils sont partis ! Cela fait dix mois qu'ils sont partis !  
-Pas tant que nous sommes là, Ivan, murmure le bosco. Après, une fois qu'on sera tous sortis et qu'on aura fermé la porte, oui, ils seront partis. Mais tant que nous sommes dans cette pièce, ils sont assis avec nous et ils nous écoutent. » (p. 202-203)

« Je vous dis qu'il faut aller à Ker Ael tous les jours pour faire vivre le maison. Pour ouvrir et fermer les portes, pour allumer l'électricité, pour dresser la table, pour marcher en faisant du bruit, pour lire des poésies, pour respirer et parler très fort pour que la lampe croie que mon frère n'est pas mort. Tu imagines ? Je dis à toi, à Paradis, aux nouveaux venus, qu'il y a au grenier une lampe magique qui se nourrit des âmes. Qu'il faut faire du bruit pour qu'elle ne soupçonne rien ? Tu imagines ? » (p. 251)

... qui doit permettre aux souvenirs d'enfance de survivre, même après la mort...

« -Pourquoi on fait ça ?  
-Ca, quoi ?  
-Pourquoi il faut aller chez Fauvette et Etienne tous les jours ?  
Le bosco a souri. Il a rempli le verre de bière. Il a regardé Paradis, tout raide d'inquiétude et ses yeux dans les siens.  
-On ne t'a pas dit pourquoi ?  
-Si, mais je n'ai pas bien compris, a répondu Paradis.  
Le bosco s'est accoudé au bar.  
-Regarde-moi.  
Paradis a reposé son verre et regardé le grand homme en maillot.  
**-Je vais te raconter l'histoire de la lampe et des âmes.**  
**-L'histoire de quoi ?**  
**-Et aussi l'histoire de Milon de Crotone.**  
**-L'histoire de qui ?**  
**-L'histoire du chêne et du loup Ecoute, a souri le bosco. » (p. 146)**

Au grenier, comme une sentinelle, **une lampe ancienne** ...

« Marie Pradon était avec les femmes de Locmaria, sur la côte qui domine Porh Morvil, au sud-est de Groix. La veilleuse tendue à bout de bras, elle attendait. Elle regardait rentrer les dundees mutilés, qui doubaient la pointe des Chats pour s'en rejoindre Etel. Elle pleurait des mâts brisés, les lambeaux de voiles, les ombres fragiles, qu'elle devinait à bord. Elle regardait les tangons rompus, les pavois labourés, et les ombres, encore, toujours, les ombres d'hommes chéris par d'autres femmes. Petit Lucien était assis sur la roche. Etienne, enfoui dans le raide de la robe noire. La mère ne parlait pas. Ses fils ne parlaient pas.

Personne ne parlait. Seul, l'océan. Et puis Marie a remonté son châle sur sa tête. Elle a pris la main de Lucien, celle d'Etienne et tous trois sont partis.

**-Plus jamais la mer, a simplement dit Marie Pradon.**

**Elle a soufflé la veilleuse. Elle l'a enveloppée dans le pull d'hiver de son marin et l'a mise à fond de malle, avec un peu de vaisselle, la petite horloge suisse, presque tous leurs habits et trois pognée de terre bretonne dans une bourse en tissu brodé. Elle a fermé la porte et les volets. Lucien avait trois ans, Etienne en avait seize. Elle leur a demandé de ne pas se retourner. Ils ont quitté leur île, puis la côte et sont partis.** Loin après, derrière la Bretagne, là où le ressac ne parvient pas, là où l'horizon n'existe plus qu'en terre. Jusqu'à Mayenne, où elle s'est épuisée en ménages, elle qui n'avait jamais travaillé qu'au bonheur des siens.

-Tu es mon grand homme, disait-elle à Etienne.

-Tu es mon petit bosco, souriait-elle à Lucien.

C'est le sel mot d'amour qu'elle avait ramené de la houle. » (p. 102-103)

« Un an, la lampe est restée sur sa table de nuit. Elle faisait tellement de lumière que Marie Pradon dormait souvent tournée contre le mur, l'avant-bras replié sur ses yeux. Et pis un soir que Petite-Mamita devait rejoindre Croix, un brouillard de juillet l'a égarée de longues heures. Le dundee avait perdu la Marie-Etoile et le Patron- Malo, deux pays qui faisaient route avec lui. Il faisait nuit. Sans réfléchir, Marie a pris la lanterne de son mari et a rejoint les autres femmes sur le port. Elle la tenait comme ça, à bout de bras en direction de l'écume blanche qui roulait du large. Et lorsque le dundee est rentré au port, vers trois heures du matin, elle a embrassé le socle de bois en remerciant Dieu, la corvette française et ses marins perdus.

Bien sûr, jamais Eugène n'a vu la lumière agitée par sa femme. Ni du large, ni à l'entrée du chenal, pas même lorsque les hommes de quai on saisi les aussières. Eugène n'a remarqué la lampe qu'une fois à terre.

**-C'est la lampe qui t'a ramené à moi, a dit Marie.**

**-C'est elle, oui, a souri son homme.**

**Le soir même, sa flamme cessait d'éclairer le chevet du marin. Au premier étage, sous le toit, à l'aplomb du plafond mansardé, il y a avait un œil-de-bœuf qui surveillait la mer. Sans rien demander à Eugène, comme on érige un fanal de poupe, Marie Pradon a posé la lanterne contre la vitre. » (p. 110)**

...veille au cérémonial et devient **l'enjeu de la promesse...**

« Lucien Pradon ouvre la porte, il passe la tête, il observe la lucarne ronde et la lampe marine. Elle scintille faiblement, elle consume le temps. Dans le soleil voilé, elle n'éclaire que sa paroi de verre...

-Tu vas la jeter ?

-Je ne sais pas.

-Etienne t'a dit d'en faire quoi ?

**-Il m'a dit qu'après sa mort, il laisserait la veilleuse prendre son âme. Que c'était pour lui le moyen de rejoindre celles de nos parents. Et aussi qu'il n'avait pas peur parce qu'une âme, même brûlée, ça ne meurt pas.**

Ivan sourit

-Et puis ?

-Et puis je lui ai promis que je les délivrerai.

-Comment ?

-J'ai promis de casser la lampe.

-C'était quand tu étais gamin ?

-Oui, on n'a jamais reparlé de ça depuis.

Je ne sais même pas s'il se souvenait de cette histoire. » (p. 255)

« J'avais gardé cette histoire de lampe avec moi depuis la mort de mon frère. Je n'ai jamais su si j'y croyais vraiment ou pas. Je me suis dit que si ce n'était pas un moyen de sauver leur âme, ce serait quand même une manière de les garder un peu avec nous. Silence. » (p. 263)

« Je vous dis qu'il faut aller à Ker Ael tous les jours pour faire vivre le maison. Pour ouvrir et fermer les portes, pour allumer l'électricité, pour dresser la table, pour marcher en faisant du bruit, pour lire des poésies, pour respirer et parler très fort pour que la lampe croie que mon frère n'est pas mort. Tu imagines ? Je dis à toi, à Paradis, aux nouveaux venus, qu'il y a au grenier une lampe magique qui se nourrit des âmes. Qu'il faut faire du bruit pour qu'elle ne soupçonne rien ? Tu imagines ? » (p. 251)

Elle est à la fois **au cœur du roman** et le cœur de **l'histoire d'Etienne...**

### **La jeunesse d'Etienne**

« Oncle Gilbert a parlé de lui à la secrétaire de mairie. Il a parlé de lui en bien, en différent des autres. Il a dit que ses mains n'étaient pas faites pour la terre. Qu'il avait des mains blanches, un regard d'ailleurs, qu'il cachait des livres dans son panier-repas, qu'il parlait avec des mots tranquilles, qu'il ne jurait pas, qu'il ne buvait pas, qu'il serait certainement utile à la bibliothèque, pour trier, pour conseiller, pour donner envie de lire. La secrétaire n'a pas répondu tout de suite. Elle a dit que peut-être. Elle connaissait bien Etienne. » (p. 115)

« Petit bosco avait sept ans. Berthevin a peine six. Ils étaient tous deux debout devant la table où Etienne déjeunait. Ils le regardaient. Ils attendaient. Etienne s'est levé. Il a repoussé sa chaise. Il s'est assis sur le ciment, au milieu d'eux. Il a pris les mains de petit Henri au creux d'une main et les mains de son frère au creux de l'autre. Il les a levées à hauteur de leurs yeux, puis les a mêlées avec les siennes. Il a glissé ses doigts entre leurs doigts. Ils ont glissé leurs doigts entre les siens. Oncle Gilbert était debout sur le seuil. Il avait tout entendu. Il a souri. » (p. 117)

« Etienne a placé son bras sur ses yeux. Il écoute le silence d'en bas. Il revoit son frère et les autres enfants, chacun leur timbre en main, bouche ouverte. Ce même timbre rouge, le timbre de Milon, cinq exemplaires, en cadeau à chacun pour raconter la fin de l'histoire. Des jours et des jours, il a été obligé de raconter. Chaque fois, les enfants voulaient qu'il recommence. Qu'il change la fin. Qu'il varie à l'infini, alors il mimait le chêne refermé sur les bras du lutteur, puis les loups, puis les tigres, puis les renards, puis les ours, puis tous les animaux du monde et Milon qui bataillait avec ses yeux, avec ses cris, avec ses pieds, avec ses épaules toutes labourées de griffes. Les enfants se taisaient. Le petit bosco voulait être lutteur comme Milon. Léo voulait être fort comme Milon. Berthevin voulait être grec comme Milon. Madeleine regardait sur le timbre le beau Milon tout nu. Clara était amoureuse de Milon. Quand ils jouaient ensemble, c'était à pourchasser les lions de Mayenne, à porter les taureaux sur leur dos, à courir des heures autour de l'étang. Un soir, pour son frère sel, Etienne a raconté comment Milon de Crotonne s'était délivré de l'arbre. Comment il avait tué les loups en les faisant tourner par la queue au-dessus de sa tête. Comment il est mort beaucoup plus tard, noyé dans leur étang après avoir voulu se battre avec la foudre. Et il a entendu petit Lucien dire qu'il préférerait l'histoire du loup. Qu'il aimait mieux la vérité. » (p. 80)

### **Sa rencontre avec Fauvette**

Le sourire de Fauvette. Le sourire qu'elle lui avait osé au banquet de Valsûr, après la procession de la fête-Dieu, au soir de leur première rencontre. Un sourire de mai, échappé de derrière les regards adultes, les dos, les voix levées par le vin. Un sourire venant, en éclat, en fragments, un sourire pas fini, un brouillon de sourire, le sourire d'une gamine à un gamin dans la cohue des rires. Puis ils se sont perdus et se sont retrouvés. Cinq mois plus

*tard. C'était un dimanche. Il y avait un an que la famille Pradon s'était installée au bourg, après la mort du père. Etienne et Fauvette se sont croisés à la bourse aux vêtements d'Ambrié. Fauvette était avec sa mère. Etienne promenait Lucien, son petit frère... » (p. 15)*

*« Elle a pris la main de Lucien. Sans y penser, parce qu'il était petit, pour mieux marcher de front. Etienne le tenait par la droite, Fauvette par la gauche et ils sont allés le long des tables, des caisses, des cartons, des tissus fatigués, ils sont allés sans se parler, sans regarder rien, sans rien voir non plus, elle avec son sourire, lui avec son cœur, tous deux pour la vie, avec Lucien qui les assemblait. » (p. 16)*

### **Leur mariage, Ker Ael, la lanterne...**

*« C'est trois ans après leur mariage qu'Etienne et Fauvette ont acheté Ker Ael. Longtemps Etienne a cherché une maison orientée à l'ouest, avec un grenier et une fenêtre haute, dégagée, sans obstacle jusqu'à l'horizon. Une fenêtre que l'on puisse voir de loin. .. Une belle maison, juste à l'entrée du bourg, avec un grand salon, une cheminée ancienne, une chambre à l'étage, une alcôve, une remise adossée aux grosses pierres d'enceinte, un jardinet ouvrant sur la route et un grenier. Un grenier comme il fallait pour installer la veilleuse de son père, avec une lucarne ronde, épaisse comme un sabord de muraille...*

*Etienne, lui, est monté sans un mot. Il est allé au grenier, il a posé son front contre la fenêtre, il a regardé le ciel jusqu'à l'ouest, jusqu'après la forêt, jusqu'au plus loin de tout. Il a senti monter les larmes. Il a cogné du poing contre la pierre du mur, puis est redescendu en disant que oui, ils prenaient la maison...*

*Et puis ils sont montés au grenier, installer la veilleuse devant la lucarne et la rallumer, pour la première fois depuis le 20 septembre 1930, lorsque la mère d'Etienne l'avait éteinte en pleurant son mari. » (p. 19)*

### **La mort d'Etienne et Fauvette**

*« Fauvette est partie il y a dix mois, le samedi 21 novembre à quatre heures du matin. Elle était couchée seule dans leur grand lit à deux. Elle reposait comme ça, sur le dos, les mains jointes. » (p. 233)*

*« Il a hésité un peu, et puis il a écrit :*

*« Samedi 21 novembre. 10h.30. Lucien a passé la nuit à nous veiller. Il dit qu'il va appeler tous nos amis à l'aide. Il a l'air triste, mais il est fort. Il a fait promesse que nos vies seraient préservées encore un peu. Il a fait promesse que la lampe ne saurait rien de notre mort. Il a fait promesse de la détruire quand le temps sera venu et de sauver nos âmes prisonnières. Ainsi aurons-nous vécu plus longtemps que la vie. »*

*Lucien s'est relu. Une fois, dix fois. Il a trouvé ça fou, et immense, et superbe. Il a ri ses larmes. Les cachets, peut-être, l'émotion ou alors la fatigue, sa tête tournait. Il a refermé le grand cahier bleu et l'a rangé entre l'album au timbre et le bougeoir blanc. Le lendemain, il a acheté un carnet noir à spirale pour le bar. Pour que lui écrive aussi, pour que les autres racontent avec leurs mots à eux, pour que toutes ces voix se mêlent en écho et distraient la lampe de son dessein. Il était chez lui, seul, à la table de la cuisine. Il a ouvert le carnet et il a écrit :*

*« Samedi 21 novembre. 10h.30. J'ai passé la nuit à Ker Ael. J'ai appelé tous nos amis à l'aide. Je suis triste, mais fort. J'ai promis à Etienne et Fauvette que leurs vies seront préservées encore un peu. J'ai promis que la lampe ne saurait rien de leur mort, J'ai promis de la détruire quand le temps serait venu, et de sauver les âmes prisonnières. Ainsi, ils auront vécu plus longtemps que la vie. » (p. 241-242)*

Autour du vieux couple, **une véritable galerie de personnages** ...

- ❑ le Bosco, ancien marin qui tient le bar du village

« Le bosco, c'est Lucien Pradon, le petit frère qui marchait main à main entre Etienne et Fauvette à la bourse aux vêtements d'Ambrié. Il y a quinze ans, Lucien rachetait le café du bas bourg. Une pièce étroite et longue qu'il a fallu percer d'une large fenêtre. Lucien a gardé le bois du bar, les poutres au plafond et aussi la ceinture de cuivre qui cernait la salle à hauteur d'homme. Le bar s'appelait Chez Claudius, mais personne n'a jamais su pourquoi. Lucien Pradon avait gratté le nom sur la porte vitrée, repeint la façade en beige, enlevé le store de la devanture et remplacé Chez Claudius par Le café du bosco. Personne, jamais n'allait chez Claudius. L'endroit était triste et sombre, humide comme égout. La patronne s'appelait Josette. » (p. 24)

« Lucien Pradon n'a jamais été bosco. Marin, tout juste, homme du bord embarqué pour trois saisons de pêche sur un petit chalutier des Sables-d'Olonne. Le vrai maître d'équipage, c'était son père, Eugène Pradon, le patron de pêche, cent fois rentré à terre de justesse, cent fois retourné en mer de courage, perdu pour de bon au large de Pennmarch dans la nuit du 19 au 20 septembre 1930, avec Malo, Flaherty l'Irlandais, Jean, trois des matelots de la Petite-Mamita et aussi « Ti Bihan » le mousse. » (p. 101)

« Lucien Pradon n'a jamais été bosco mais tout le monde l'a toujours appelé comme ça. Sa mère, son frère Fauvette, son instituteur, les rires de son école, les copains de l'usine avant son accident de chaîne, les amis, les passants, les gens de son café. Bosco... C'est celui qui est venu les voir, tous, il y a dix mois, pour leur parler de Kerl Ael. Pour leur parler comme jamais il ne l'avait fait. Avec les yeux mouillés et les mains dans les poches. » (p. 105)

« Quand Lucien Pradon parle, il murmure doux. Jamais un mot de plus. Il laisse aller ses regards et ses gestes. Il écoute et se tait. Quand il se fait bosco, lorsqu'il est en colère, ou énervé, ou las, ou juste au bout du jour, il a son front de pierre, son regard de taureau, les mains blanches et la voix qui gronde. Il parle en détachant chaque mot. Comme on s'adresse à un enfant distrait. » (p. 31)

« Il ne touche à rien, ne regarde rien. Il ouvre mécaniquement les portes et les referme presque aussitôt. Au début de la promesse, il y a dix mois, il entrait sur le seuil comme au seuil d'un tombeau. Il enlevait sa casquette, la gardait à la main et ouvrait chaque porte avec respect. Parfois, il s'asseyait à la table aux coquelicots. Il soulevait l'une des chaises empilées près du mur et prenait place entre le journal ouvert et le carnet au timbre. Il parlait à Etienne, à Fauvette, il baissait les yeux, il leur racontait la rue, le café, le temps, l'orage, le dehors, il lisait un peu du livre ouvert laissé là par Blancheterre. Ensuite, avec précaution, il remontait la petite horloge suisse, essayait une fois encore de réparer le coucou brisé, renonçait et ressortait en disant le bonsoir. Ce n'est que dehors qu'il mettait sa casquette et qu'il laissait ses clefs lui battre la braguette. » (p. 126)

- ❑ Madeleine, qui, chaque semaine, fleurit la maison

- ❑ Berthevin, qui allume et éteint toutes ses lumières

« Enfant, l'Andouille s'appelait Henri, ou Berthevin comme sa mère. A l'école, d'autres l'appelaient le vérolé, à cause de son visage piqueté de grêle. Berthevin n'a jamais connu son père, enfui avec une fille de Béthune alors que sa mère le portait encore. Elle s'appelait Hélène, la mère. Elle s'est réfugiée chez son frère avec son ventre lourd et ses yeux de chien. Deux semaines plus tard, elle accouchait toute seule dans la chambre du haut, et se pendait dans la grange, pieds nus, en chemise de nuit, barbouillée du ventre aux chevilles

*par le sang de délivrance. C'est comme ça que Berthevin n'a jamais eu de mère non plus. C'est comme ça que son oncle Gilbert s'est retrouvé avec un corps brûlant dans les bras, un animal palpitant, bougeant à peine, les yeux clos, la bouche sèche, qui criait famine comme un chaton blessé. L'oncle a élevé Henri. Seul, avec l'aide de Marie Pradon, une veuve arrivé de Bretagne avec ses deux enfants. Contre un peu de ménage, contre un peu d'attention pour le petit orphelin, oncle Gilbert la logeait avec Lucien, son plus jeune. Etienne, l'autre fils, avait repris ses études à Laval. Il voulait être instituteur. A la mort de sa mère, emportée par une pneumonie, tienne a quitté le collège. Il est revenu au bourg pour prendre soin de son frère, et aussi du petit Henri, qui poussait avec lui. Il a travaillé à la fromagerie, puis dans les hangars Jounneau, puis dans les fermes alentour. Contre son travail aux champs, oncle Gilbert lui offrait un toit. » (p. 114)*

*« Odette Rebours, une grosse dame très ancienne, qui marche avec deux cannes au milieu de la rue en criant aux voitures qu'elles n'ont rien à faire là. Odette Rebours, épouse Saulnier, mère de Clara Berthevin.... » (p. 53)*

*« -Je me suis jeté sur elle, je me suis jeté sur son ventre. J'ai pris sa tête entre mes mains, je l'ai maintenue très fort et je l'ai léchée. J'ai léché ses yeux, ses joues, son front, sa sueur, j'ai mis ma langue dans sa bouche, je la tenais par les cheveux...  
-Quand Clara est venue en courant. Elle m'a giflé. Elle criait... » (p. 57)*

*« C'était il y a cinq ans aujourd'hui. Cinq ans que Berthevin est appelé l'Andouille en mémoire de cette ivresse. » (p. 57)*

*« Le bosco se lève. Il s'approche de Berthevin qui a fini son verre. Il le regarde, mains sur les hanches.*

*-Tu es bien entré dans la maison ?*

*-Oui.*

*-Tu es monté à l'étage ?*

*-Oui, j'ai fait le tour.*

*Le lustre du salon ? Le lampadaire bleu ? L'applique du couloir ? Le plafonnier de la cuisine ? La salle de bains ?*

*Oui, oui, tout.*

*Tu as aussi vérifié la veilleuse au grenier ?*

*Evidemment.*

*Tu l'as laissé allumée en partant ?*

*-Bien sûr que oui.*

*-Donc tout marche ? Lumière partout ?*

*-Partout.*

*Le bosco prend le carnet à spirale rangé contre l'annuaire et le tend à Berthevin. Main fermée sur son verre vide. » (p. 49)*

- le professeur, qui dit des poèmes à voix haute
- Ivan, l'ancien cheminot, qui ouvre les fenêtres**
- Léo, qui traverse le village à vélo
- Paradis, enfin, qui remonte la petite horloge.

*« Il ne touche à rien, ne regarde rien. Il ouvre mécaniquement les portes et les referme presque aussitôt. Au début de la promesse, il y a dix mois, il entrait sur le seuil comme au seuil d'un tombeau. Il enlevait sa casquette, la gardait à la main et ouvrait chaque porte avec respect. Parfois, il s'asseyait à la table aux coquelicots. Il soulevait l'une des chaises empilées près du mur et prenait place entre le journal ouvert et le carnet au timbre. Il parlait à Etienne, à Fauvette, il baissait les yeux, il leur racontait la rue, le café, le temps, l'orage, le dehors, il lisait un peu du livre ouvert laissé là par Blanche-terre. Ensuite, avec précaution, il remontait la petite horloge suisse, essayait une fois encore de réparer le coucou brisé, renonçait et ressortait en disant le bonsoir. Ce n'est que dehors qu'il mettait sa casquette et qu'il laissait ses clefs lui battre la braguette. » (p. 126)*

## **Pourtant...**

Après dix mois...

« **Il se dit que tous vont renoncer. Qu'il le sentait depuis quelques temps.** Qu'il n'y a pas que Berthevin l'Andouille et Blancheterre le professeur qui baissent les bras. Il se souvient que Léo a passé deux fois son tour du mardi. Que Madeleine a oublié le bouquet d'hortensias deux jeudis de suite. Qu'Ivan néglige souvent d'ouvrir la fenêtre de la chambre. Que sans le verre de promesse, Paradis rendrait sûrement les clefs. Depuis juin, un peu méfiant, un peu honteux, un peu malheureux aussi, il leur tend des pièges. Il vent la nuit. Il repart en laissant une lumière allumée. Il referme mal la barrière... » (p. 98)

« -Tu ne crois pas qu'on a tous été formidable ? dit Ivan.

Léo hausse les épaules.

-Tu ne crois pas que ce cérémonial doit s'arrêter un jour ?

-Je ne sais pas. » (p. 128)

... et aux questions sur le Pourquoi, il reprend...

« Parce que j'en ai besoin. Grâce à vous, grâce à vos visites, quand je venais à Ker Ael le samedi soir, j'avais l'impression qu'ils étaient là. J'écoutais leur silence à l'étage. Je regardais les fleurs dans les vases. A la cuisine, il traînait toujours des petites traces de vie. Parfois, il y avait même une lampe allumée, une porte entrouverte, un volet mal fermé. Je regardais les mots fléchés de Fauvette. Je retrouvais le timbre de mon frère. **Tout était en ordre, tout était vivant. Pendant dix mois et malgré moi, c'est vous qui avez maintenu Fauvette et Etienne en vie. C'est de cela que je voulais vous remercier.** » (p. 268)

## **Mon traître (2007)**

**Ou... trente ans d'histoire de l'empire britannique, à travers l'IRA et la lutte armée en Irlande du Nord.**

Après **une guerre d'indépendance débutée en 1912 entre l'Armée républicaine irlandaise (IRA) et le gouvernement britannique et des émeutes unionistes** (notamment Pâques sanglantes) dans le nord, Londres accepte de négocier avec l'IRA (notamment Michael Collins). **L'île fut ainsi divisée en deux entités. A noter cependant** que le conflit n'est pas entre catholiques et protestants mais plutôt entre républicains et royalistes ou bien nationalistes et unionistes. En effet, les premiers sont (globalement) descendants des anciens habitants irlandais, et les seconds sont (majoritairement) descendants des colons anglais ou écossais.

Le territoire d'Irlande du Nord est contesté depuis sa fondation par l'état du sud. Un conflit a opposé les deux communautés de l'île : d'un côté, **les minoritaires nationalistes**, presque tous catholiques, motivés par un désir d'union avec la République d'Irlande et par sectarisme et discrimination, **des majoritaires unionistes**, à grande majorité protestants. Ceux-ci ont généré des troubles publics qui se sont mués en une campagne militaire contre l'état britannique en Irlande du Nord. L'actrice principale était l'IRA.

« Pour son troisième roman, Sorj Chalandon a choisi de mettre en fiction un réel trop douloureux à surmonter. A l'origine : les aveux d'un ami, un jour de décembre 2005. Les aveux d'un traître au combat républicain. Son nom, Denis Donaldson. Leader charismatique de l'Armée républicaine irlandaise et de sa branche politique, le Sinn Féin, cet homme était comme son frère. Sorj Chalandon a donc préféré prendre de la distance et opter pour une approche plus littéraire. Il fait d'Antoine, luthier parisien, son enveloppe imaginaire. Denis

*Donaldson devient Tyrone Meehan. Une forme qui sert parfaitement le fond puisqu'elle lui permet de s'approcher au plus près de ses questionnements. Protégé derrière le filtre de la fiction, il s'épargne une exposition trop brutale aux événements. Par le roman, il envoie Antoine là où lui-même ne peut aller. Cette Irlande que son héros cherche désespérément à faire sienne, c'est celle de Chalandon. Cette trahison, c'est aussi la sienne. 'Mon traître' est l'expression intime d'un homme blessé. Un roman d'apprentissage à la dimension politique et à l'image de son auteur, entre journaliste et romancier. Entre actualité et histoire. Mais "ce livre n'aurait jamais dû être écrit". La plume, il l'a prise sous la contrainte, dévoré par une profonde détresse. De l'incompréhension, il est passé à la colère. De la colère à l'affliction. Le roman sera sa catharsis. Du moins le croit-il. Chalandon écrit donc son amour intarissable pour cette terre. Pour cette "humanité grise", bercée par la guerre, la pauvreté, la prison et la mort. Ecrivain de la nuit, Sorj Chalandon puise ses mots jusque dans leur silence. Une écriture précise et épurée. Intime et douloureuse. Une écriture à l'oralité percutante. Des mécanismes du journalisme, il a su garder un sens affiné de l'observation. Il y a allié une écriture purement impressionniste, plus souffrante, où chaque mot semble raviver la plaie. Mais qu'importe. Son Irlande est intacte. » (Mathieu Menossi)*

*« J'ai rarement écrit sur l'Irlande ailleurs que dans un journal. Je me l'étais promis. J'avais passé tant de temps à raconter la guerre au nord de ce pays, que ce conflit ne pouvait être pour moi qu'un champ d'actualité. Reportages, enquêtes, analyses, faire voir, faire entendre, faire comprendre. C'était tout. Et c'était un choix. » Sorj Chalandon*

Antoine est parisien et luthier.

*« C'était la vie, ma vie. Ma vie de silence et de bois. Ma vie de vernis frais, de casse-croûte rillettes cornichons à midi avec un verre de côtes. Ma vie d'homme tranquille, quitté par sa femme il y a cinq ans parce qu'elle rêvait tout autrement. Parce qu'elle était vive et drôle, parce qu'elle parlait, parce quelle dansait, parce qu'elle était brune, parce qu'elle trouvait tout trop étroit chez moi, tout trop terne et trop gris. Parce qu'un archet de pernambouc ne disait rien sous ses doigts. Parce que voilà, pourquoi. Tout cela je savais. Mais pas le reste. Je ne connaissais rien de ce qui allait venir. Du rendez-vous une heure plus tard près de la gare Saint-Lazare. De ce qui allait se passer. De qui serait là. De ce qu'on allait me demander. J'étais certain que tous avaient ressenti cela la première fois. Tous. Même Connolly sur mon mur. » (p. 95)*

Lorsqu'il rencontre l'Irlande du Nord en 1974 grâce à un ami amoureux de ce pays, il connaît certes déjà un peu l'Irlande.

*« J'ai rencontré la République irlandaise à Paris, un matin de novembre 1974. Sous les traits d'un homme souriant qui portait une chemise à col rond. Le garçon qui m'a montré la photo de cet homme venait souvent dans mon atelier. Il passait comme ça, sans rendez-vous, sans frapper et parfois pour rien. Il poussait la porte, son étui à la main, tirait le tabouret et s'asseyait près de moi. » (p. 31)*

*« Pêr était amoureux des Irlandais et le violon lui permettait de les rejoindre. De trouver une place entre eux, tassé en bout de banc, de mêler sa musique aux musiques du pub....*

*« Si tu jettes une pierre à travers la vitre d'un pub, tu blesses deux poètes et trois musiciens », dit le proverbe irlandais. Et Pêr recherchait ces blessures. Parce que l'Irlande de Pêr n'était pas la mienne. Pas encore. Mon Irlande c'était L'Homme tranquille, Le Taxi mauve, l'île d'Emeraude, les pulls blancs torsadés, le whiskey, l'Eire de nos mots croisés. Elle paressait sur papier glacé. Elle était d'herbe verte, de rousses Maureen, de pierres plates en murets, de toits de chaume et de portes géorgiennes. Elle était gaie, rieuse, enfumée, noire de bière typique et blanche de moutons errant sur les lacets de route. Mon Irlande -j'y étais allé trois fois- s'appelait Dublin, Galway, Clifden, Lisdoonvarna, Aran. Une Irlande musicale, marine, agricole, accueillante, spirituelle, pauvre et fière, apaisée. » (p.33)*

Mais ce qu'il va voir " du Nord" est différent.

*« Dans le couvercle, il avait collé la photo noir et blanc d'un homme en veste et en gilet, le front largement dégarni, le sourcils épais et la moustache lourde. L'homme semblait sourire. Il portait une chemise à col rond.*

*-Je vous présente James Connolly, a dit Pêr, en levant l'étui à hauteur de ses yeux.*

*-Un violoniste ? J'ai demandé.*

*Pêr a ri. Il aurait pu, mais non. C'était un patriote irlandais. Il avait été fusillé en 1916 par les Britanniques après l'insurrection de Pâques. Il avait attaqué la grande poste de Dublin avec ses hommes pour en faire un quartier général. Et ça avait mal tourné. » (p. 35-36)*

*« Cet homme avait été fusillé par les Anglais. Ils avaient fusillé ce ministre, ce député, cet instituteur. Ils avaient fusillé l'inconnu à col rond. Et voilà que ma vie allait prendre un autre chemin. C'était absurde.*

*Si Pêr avait resserré sa mentonnière. S'il n'avait pas passé la porte de l'atelier ce jour-là. S'il n'avait pas ouvert son étui. S'il ne m'avait pas présenté un Irlandais disparu 58 ans plus tôt, je ne serais jamais allé à Belfast. Je n'aurais jamais marché aux côtés de Jim et Cathy dans la nuit menaçante. Je n'aurais jamais rencontré mon traître.» (p. 37)*

*« Nous étions en mai 1975. Pour fêter mes trente ans, je suis allé à Dublin retrouver Yvon, un ami de jeunesse qui avait épousé Siobhan, une Irlandaise. Lui est né à Gérardmer. Je suis né à Besançon. A dix-sept ans, nous étions apprentis d'un même atelier de Mirecourt, dans les Vosges. ...*

*Pendant trois ans, Yvon et moi avons travaillé côte à côte. Je parlais peu. Il ne parlait pas. Mes héros s'appelaient Jean-Baptiste Vuillaume et Etienne Vatelot, des luthiers de légende. Ses héros se nommaient Dominique Peccatte ou Jacques Lafleur, des archetiers. C'est par Yvon l'archetier que je suis arrivé en Irlande. De ce pays, et jusqu'à aujourd'hui, il n'y a connu que sa femme, la bière et la musique...*

*La fête de mes trente ans a été superbe. Moi qui n'aime pas le faire en public, j'ai joué mon violon...*

*Le lendemain, au petit matin, j'ai erré dans Dublin. C'était un dimanche. J'étais seul avec mon sac, mon étui, ventre lourd et le sang aux tempes. Je devais reprendre l'avion dans l'après-midi mais avant, je voulais flâner près de Connolly Station....*

*Je suis allé au guichet. Une jeune fille souriante m'a fait répété trois fois. J'ai pris un aller-retour pour Belfast.*

*-Vous ne connaissez pas le Nord ? Alors vous ne connaissez pas l'Irlande, avait dit Pêr.*

*Et cette phrase stupide m'avait vexé.*

*Roulant vers Belfast, je suis resté front contre la vitre glacée. ...*

*Je ne suis resté que trois heures à Belfast.» (p. 39-41)*

En quelques années, Antoine rencontre des militants de l'IRA, fasciné par les leaders, il s'identifie à la lutte.

*« C'était la première fois que je célébrais l'insurrection de Pâques 1916. L'année précédente, j'étais reparti avant la procession. » (p. 52)*

*« J'ai remonté la manifestation encore immobile. ...*

*Derrière l'IRA, les anciens prisonniers avaient pris place. Des centaines, rang par trois. Des femmes, des hommes, des presque enfants, des cheveux gris et blancs. J'en connaissais quelques-uns. » (p. 57)*

«Je regardais ces ombres maussades, ces vêtements boueux, ces cheveux confus, ces bouches orphelines, ces dos fatigués, ces yeux privés de ciel. Et je me suis mis à pleurer. J'en avais besoin. C'était ma façon de les applaudir. J'ai passé ma manche de blouson sur mes yeux.»

(p. 59)

« Au micro, un homme a parlé de Dublin, de la prise de la poste par les insurgés, de la rébellion défaite, de James Connolly blessé, fusillé sur la chaise de 12 mai 1916. Et des autres, des chefs républicains, traînés un par un au poteau dans la cour de la prison de Kilmainham. » (p. 60)

### **A Belfast, la rencontre avec Jim et Cathy**

« De longues rues noircies, des maisons sans toit murées de parpaing. Un désert de briques calcinées, de poutrelles tordues, de bois noirs et d'ordures. A un angle de rue, j'ai vu deux enfants surgir, courir, lancer une pierre contre la carapace grise d'un blindé et s'enfuir.

-Vous cherchez quelque chose ? M'a demandé une femme...

*Les enfants m'ont demandé si j'étais journaliste. J'ai répondu que non. Ils voulaient que j'ouvre mon étui à violon. Le grand type m'a conseillé de le faire. La femme s'est rapprochée. Nous étions au milieu de la rue, au pied d'un grand mur brûlé, dans le vent. Il a commencé à pleuvoir. J'ai ouvert mon étui. Quelques gouttes se sont écrasées sur le vernis du bois. Au loin, une sirène d'alarme. J'ai rangé mon violon. Le grand type m'a demandé si je voulais boire un thé. Je l'ai regardé. Une balafre blanche rayait son front. Il avait le nez cassé. J'ai dit oui. Sa maison était à quelque pas de là. » (p. 43)*

« Chez Jim et Cathy, on posait son assiette sur les genoux. Une porte donnait sur le jardin, une friche minuscule, fermée par une clôture de bois coiffée de barbelés. Les toilettes étaient là. Une cabane, un trou dans une cuve de ciment et une pelle pour étendre la chaux. A l'étage, il y avait deux chambres. La leur et la mienne, quand je venais. Depuis la mort de Denis, leur fils, ils n'avaient rien changé. Je dormais dans son petit lit. Ses dessins jaunissaient sur les murs. Sa photo était partout. Il avait été tué par une balle plastique en 1974. Il avait 12 ans. Depuis, Jim et Cathy vivaient seuls. D'abord, ils n'ont plus voulu d'enfant. Et puis ils ont essayé. Longtemps. Et ils ont renoncé. Cathy a fait des examens, Jim a refusé. Il a dit qu'ils avaient eu trop de peine, que son désir d'amour était enterré avec Denis. » (p. 29)

« C'est Cathy qui m'a parlé de Denis. Jim était adossé au mur, il écoutait sa femme raconter leur enfant. Denis avait été tué en octobre 1974, juste derrière, au coin de leur rue. L'émeute grondait. Des centaines de jeunes nationalistes attaquaient les blindés anglais partout. Briques, bouteilles enflammées. Il faisait nuit. Denis était allé acheter une pinte de lait, de l'autre côté de l'avenue. Une dizaine d'enfants poursuivaient un blindé en lui jetant des pierres. Denis a traversé l'agitation en courant. Le blindé s'est brusquement arrêté. Un soldat est sorti par les portes arrières. Il s'est agenouillé, il a épaulé son fusil et il a visé les enfants. Il a tiré deux balles plastique. Des projectiles cylindriques gris crème, douze centimètre de long, trois centimètre de rayon, lourds, compacts et durs. Jim a entendu les détonations trop proches. Il est sorti de la maison en courant. Il est arrivé au coin de la rue au moment où les enfants se dispersaient. Denis était contre le trottoir, couché sur le ventre. Une balle l'avait frappé au-dessus de l'œil. Il avait le visage enfoncé. Le blindé était reparti. D'autres enfants le bombardaient d'une autre rue. Lorsque l'ambulance est venue, Denis tenait toujours l'argent du lait serré dans sa main. Les médecins n'ont rien pu. Le fils de Cathy et Jim O'Leary est mort à l'hôpital Victoria le 10 octobre 1974, après six jours d'agonie. » (p. 45)

« Nous avons échangé nos adresses. Cathy et Jim étaient venus à Paris en voyage de noces...

-Je te présente Brian. Il te raccompagne...

En arrivant à la gare, j'ai remarqué la poignée de tracts glissée dans le vide-poche de la voiture. L'un d'eux était presque tombé. Il pendait à l'extérieur. Je l'ai pris.

-Garde-le, m'a dit Brian.

*C'était l'appel à la commémoration. Juste l'heure du rendez-vous, le lieu et la photo de James Connolly. L'Irlandais à col rond. » (p. 47)*

**Parmi les militants, Tyrone Meehan**, figure charismatique de la lutte, leader de l'IRA et du Sinn Féin, « **mon traître** »...

*« La première fois que j'ai vu mon traître, c'était ce jour-là, dans ce club-là, la veille de Pâques. J'étais levé, poings fermés le long du corps parce que les musiciens jouaient mon hymne. » (p. 18)*

*« Je l'ai regardé. Ses yeux très bleus, une friche de sourcils, des cheveux blancs qui faisaient désordre au-dessus de ses oreilles. Il n'était pas rasé. » (p. 19)*

*« -Tu vis où ?*

*-Paris.*

*-Tu as un travail ?*

*-Je suis luthier. » (p. 22)*

Le coup de foudre pour l'homme se fond avec celui qu'Antoine éprouve déjà pour le pays.

*« -Je t'aime bien, fils, a dit Tyrone en posant la main sur mon épaule.*

*-Moi aussi, j'ai répondu en souriant.*

*-Ah bon ? Et pourquoi ça ? il a demandé.*

Et puis il a eu son rire. C'est la première fois que je l'entendais. Un rire n cascade, formidable, sans retenue. Un rire que j'essaierai d'imiter sans jamais y parvenir. Un rire qui me réveille encore la nuit maintenant qu'il est mort.

En rentrant à Paris, j'ai compris. En me réveillant le jour d'après. En marchant dans la rue, cet avril 1977. En regardant le ciel pour rien. En croisant ceux qui ne savaient pas. J'étais différent. J'étais quelqu'un en plus. J'avais un autre monde, une autre vie, d'autres espoirs. J'avais un goût de briques, un goût de guerre, un goût de tristesse et de colère aussi. J'ai quitté les musiques inutiles pour ne plus jouer que celles de mon nouveau pays. JE me suis mis à lire. Tout. Tout sur l'Irlande. Rien que sur l'Irlande. Irlande. Irlande. Irlande. Je cherchais ce mot à travers les lignes des journaux, dans l'encre des livres, je le lisais sur les lèvres, dans les yeux, partout. » (p. 71)

*« Très vite je me suis dit que j'irais à Belfast deux fois par an. Une fois pour Pâques, une autre fois en août, pour la marche célébrant l'anniversaire de l'Internement sans procès des suspects républicains, en août 1971. Lorsque Cathy et Jim n'étaient pas là, je dormais chez Tyrone. » (p. 74)*

Pour ceux qui luttent pour l'indépendance de leurs pays, Antoine devient un frère. Il enchaîne les allers-retours Paris-Belfast.

**« Je trouvais qu'il était plus simple de marcher là-bas entre les patrouilles que de glisser de l'argent ici. Je trouvais étrange que la guerre déborde ainsi de ses frontières. Je savais que l'IRA ne frapperait jamais les intérêts britanniques sur le sol français. La France n'était qu'une base arrière. Un lieu de passage, de repli ou de repos. Mais l'IRA opérait en Allemagne, aux Pays-Bas, ailleurs que sur sa terre. Et que, peut-être, cet argent y aidait. Et qu'il aidait à tuer. Et qu'il tuerait. Et que ces hommes qui dormaient dans ma chambre tueraient aussi peut-être. Mais voilà. C'était comme ça. J'étais entré dans la beauté terrible et c'était sans retour. » (p. 104-105)**

« Un instant, j'ai songé à vivre à Belfast, tout quitter, renoncer au peu que j'avais en France. Travailler le bois et le vernis ici même, dans l'une de ces petites maisons de brique. Devenir encore plus, plus encore. M'engager. Aider le combat de la République...

*Ce jour-là, Tyrone Meehan a fait une chose terrible. Il m'a pris par les épaules. Il m'a regardé bien en face et m'a demandé de ne jamais oublier cela. Je n'étais pas Irlandais. Je ne serais jamais irlandais. Je lui apportais, à lui, à Sheila, à Jim, à Cathy, à tous, autre chose que ce qu'ils s'apportent les uns les autres de rue en rue. Il m'a dit avoir besoin de cette différence. De cette façon d'être qui n'était pas d'ici. Il m'a regardé en me disant de rester ce que j'étais. En disant qu'il ne laisserait jamais personne se servir de moi. Je pense qu'il savait. Il se doutait que j'aiderais bientôt les combattants de la République. Je les aiderais peu, d'ailleurs. Ici et là. Des choses de rien pour me rapprocher davantage. Je crois qu'il savait. Qu'il voulait me préserver de moi, me garder de mes élans et de ma colère naïve. Nous étions l'automne 1979, quelques semaines avant qu'il ne soit arrêté de nouveau. Tyrone Meehan m'a mis en garde. Tyrone Meehan m'a protégé de lui. » (p. 76-77)*

Pourtant, Tyrone le met en garde et lui fait promettre de ne pas s'engager ouvertement dans la lutte...

« Il m'a dit que je n'avais pas le droit. Que je n'avais aucun droit. Que ce combat n'était pas, ne serait jamais le mien. Il m'a dit que je ne devais plus jamais prêter ma chambre. Que je ne devais plus jamais transporter de l'argent. Que je mettais des gens en danger. Que je jouais à la guerre. Que je me faisais plaisir. Que personne n'avait le droit de changer d'histoire... Qu'on avait besoin de moi chez moi. Que j'étais un ami de l'Irlande, un camarade, un frère, mais que j'étais ici un passant. » (p. 117-118)

*« Je m'appelais Antoine, j'étais français, parisien et luthier. Alors que les Britanniques lui infligeaient les tortures et la mort, moi, j'offrais à l'Irlande ses plus belles musiques. Il a dit que je fermais les yeux lorsque je jouais. Et que mon violon devenait la colère. Et que c'était ma façon d'être. Et mon combat. Et ma beauté. Et mon courage. Et ma valeur. Et que chacun devait aider l'Irlande comme il le pouvait. Et qu'il y avait les mères, là-bas, au fond de la salle, qui tremblaient de leurs enfants. Et qu'il y avait leurs enfants, qui résistaient au froid et à la merde. Et qu'il y avait les volontaires, les combattants, les soldats, à qui le fusil brûlait les paumes parce qu'ils rêvaient de le jeter bientôt au fond d'un ravin. Et qu'il y avait les autres, tous les simples gens qui défilaient sans cesse pour soutenir la lutte, qui souffraient en silence ou à force de cris. Et qu'il y avait les autres, tous les autres, ceux sans qui, rien. Les amis, les lointains, les frères d'espoir. Ces trois Américain, là-bas près de la porte. Oui, là-bas ! Vous qui venez de Boston pour nous soutenir et que nous remercions du fond de l'âme. Et qu'il y avait un luthier français, qui offrait sa présence discrète en gage de fraternité. Et qu'il fallait les applaudir, tous, avec force. Et les encourager, tous, avec patience. Parce que le combat ne faisait que commencer. (p. 120-121)*

« -Promets-moi ! a-t-il crié à mon oreille au milieu du tumulte.

*-Je te promets, j'ai répété en le regardant. » (p. 121)*

### **Dès l'automne 1979, les événements se précipitent ...**

Jim qui a été arrêté, vient d'être relâché...

« Lorsque je suis arrivé à Belfast, Jim venait d'être relâché. Il avait été interpellé à la maison, la veille. Cathy qui s'interposait avait été frappée d'un coup de crosse à la poitrine. La ville portait sa gueule de drame. Les soldats étaient partout. Hélicoptères, blindés, patrouilles. Il pleuvait. Pas d'enfants dans les rues. Les hommes baissaient la tête. Les femmes étaient des ombres. » (p. 81)

Tyrone est arrêté

« En octobre 1979, je suis resté neuf jours à Belfast. J'ai vainement attendu que Tyrone Meehan passe en procès. Chaque matin, j'accompagnais Sheila à la porte de la prison de Crumlin pour avoir des nouvelles. » (p. 87)

« *Jim m'a appelé le jeudi 6 décembre 1979. Je l'ai noté, un point d'interrogation inquiet sur mon agenda. Quelques jours plus tôt, Tyrone Meehan avait été condamné à un an et demi de prison.* » (p. 93)

Bobby Sands meurt, après une grève de la faim

« J'ai fermé les yeux. Bobby Sands était mort. C'était une nouvelle immense. Gréviste de la faim, il avait été élu député à Westminster par les nationalistes du comté Fermanagh South Tyrone. Il était emprisonné, mais aussi député du Parlement britannique. Il avait joué le jeu. La population républicaine s'était rendue aux urnes pour lui donner sa voix. A l'annonce de son élection, au plus fort de son agonie. L'Irlande a bondi. Jamais, jamais, jamais, Thatcher ne pourrait laisser mourir de faim un membre de son Parlement. Jamais. Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Et voilà qu'il était mort. Après 66 jours. Et que Francis Hughes allait mourir à son tour, et Ray McCreesh, et Patsy O'Hara. » (p. 131)

« Jamais. Plus jamais je n'accepterai qu'un homme mime une grève de la faim. Ou alors qu'il le fasse, vraiment, parce que l'injustice en face est mortelle, et qu'il a tout tenté et qu'il n'y plus de choix. Et alors qu'il souffre, jour à jour, que ses lèvres saignent. Que sa peau cède, que ses os percent, que ses larmes sèchent et que ses yeux se ferment. Qu'il la fasse jusqu'à ce qu'il triomphe ou jusqu'à ce qu'il meure. Ou alors qu'il se taise. Que jamais il n'ose. Jamais. J'étais là, dans la rue, en silence de tout, perdu, oublié dans le bois, ma colère en larmes. J'ai essuyé mon visage d'un coup de manche. C'est tout. Je suis rentré. » (p. 127)

« Je suis resté deux mois sans aller à Belfast. Je n'osais pas. Deux mois terré. Jim me donnait des nouvelles. Tyrone m'envoyait des posters, des autocollants. Bobby Sands a rejoint Connolly et Yeats sur le mur de mon atelier. J'enrageais. » (p. 123)

Jim meurt aussi

« Le 6 novembre 1981, Jim O'Leary est mort aussi. Le mari de Cathy. Mon Jim. Tué par l'explosion d'une bombe qu'il fabriquait, au premier étage d'une maison en ruine, dans le bas de Falls Road. Deux autres soldats irlandais sont partis avec lui. » (p.135)

« A la nuit tombée, bien plus tard, à l'heure où les rues ici ne servent à rien, une unité de volontaires s'est rendue sur la tombe de Jim O'Leary. Quatre hommes, en uniformes de parade, brassards tricolores, foulards sur la bouche, armés de fusil d'assaut. Comme ils l'avaient fait pour Bobby Sands, ils ont tiré trois salves d'honneur au-dessus de la tombe fraîche.

Le 29 novembre, Tyrone a été arrêté. Il était accusé d'avoir organisé l'hommage militaire en mémoire de Jim. Les Britanniques ont enfoncé la porte de sa maison à coups de masse. J'étais rentré à Paris...

Les soldats ont renversé le canapé, les livres. Ils ont ouvert les tiroirs, le four, le réfrigérateur. Ils ont fouillé les armoires, les sommiers, la salle de bains. Ils ont emmené Tyrone pieds nus et en habit de nuit. Cinq jours, ils l'ont gardé au centre d'interrogatoire de Castlereagh. Et puis ils l'ont relâché, comme ça. Sans explication ni charge. Ils l'ont juste relâché. » (p. 143)

Cathy quitte Belfast...

« Je dormais désormais chez lui. Dans la chambre de Jack, son fils emprisonné. Après la disparition de Jim, Cathy sa femme avait quitté Belfast. Elle était retournée vivre à Dublin, chez ses parents. Elle ne supportait plus rien de la guerre. Plus rien de la violence de la souffrance et des symboles Elle ne supportait plus que le nom de son mari soit applaudi dans les clubs. Elle était comme très vieille, fatiguée, grise. Elle avait perdu son enfant et son homme Elle était blessée. Elle était défaite Elle était comme morte. On m'a dit qu'elle buvait. Je ne sais si elle vit encore. Je ne l'ai jamais revue. » (p. 145)

...et Antoine s'engage de plus en plus dans le combat républicain

« Ce moment précis, là, maintenant, cet instant de plomb où la vie s'engage. Je suis sorti. J'ai fermé la porte de mon atelier. J'ai baissé le rideau de fer qui protège la fenêtre. Je suis sorti dans ma vie de décembre. Je partais pour l'hiver. Je marchais vers autre chose que les choses connues. J'étais inquiet et seul. » (p. 96)

« Après la mort de Jim, peu à peu, Tyrone avait accepté que j'aide le combat républicain. Que je mette ma chambre à disposition, comme je l'avais fait par le passé. Mais pour lui cette fois, et pour lui seul.

-Il n'y a que moi, tu m'entends ? Personne d'autre que moi, avait prévenu Tyrone. Les autres restent en dehors, tous. C'est la règle de la clandestinité. » (p. 149)

« Il prenait les clefs, les rendait. Jamais, nous ne parlions de ce qu'il faisait en France. Je l'imaginai. Il rendait visite à des évadés, il surveillait un transport d'armes, il veillait à la fabrication de faux papiers, il convoyait de l'argent. Je en savais pas. Je tremblais pour lui. » (p. 150)

## **22 août 1994, L'IRA dépose les armes...**

« J'ai vraiment cru à la paix pour la première fois le lundi 22 août 1994. J'étais à Paris. La ville avait déjà son voile de septembre. Il pleuvait fin et frais. Après être allé à Belfast, au début du mois, j'avais pris quelques jours chez des parents en Mayenne. J'étais aussi allé visiter un ami à Mirecourt, un vieux luthier qui se contente aujourd'hui de trembler. J'étais heureux de retrouver mon atelier. Je rangeais l'établi en sifflotant. Lorsque le téléphone a sonné. Je l'ai regardé sans un geste. C'est comme si je savais. Depuis des semaines, l'Irlande bruissait de l'incroyable nouvelle. L'IRA, l'Armée républicaine, avait décidé de déposer les armes. Pas de les rendre, comme l'écrivaient les journaux. » (p. 155)

« Chaque trottoir, chaque porte ouverte, chaque fenêtre s'agitait en main de joie. A côté de moi, un jeune homme regardait mon ami. Il m'a demandé si c'était Tyrone Meehan, le grand, le fameux, le vieux prisonnier. J'ai dit que oui. Que c'était bien lui. Le jeune Républicain m'a tendu la main. Je l'ai prise. Nous nous sommes félicités d'être là, avec lui, en ce jour du début de tout. » (p. 160)

## **Vendredi 15 décembre 2006, Tyrone Meehan a été arrêté...**

« Je n'ai pas réagi immédiatement. **Le son de la radio était bas. Deux passants japonais prenaient ma vitrine en photo. J'ai entendu « Irlande du Nord », puis le mot « traître ».** J'ai monté le son. Mais l'actualité était partie ailleurs. J'ai posé mon rabot. Il m'a semblé que le nom de Tyrone Meehan était entré dans la pièce. C'était juste une impression. Quelque chose de désagréable était là, qui traînait comme une ombre. **J'avais entendu le nom de Tyrone. C'était certain.** » (p. 168-169)

« C'était un tout petit article. De ces choses rapides à lire, qui bloquent les colonnes d'un journal comme une cale sous un meuble. **« Un traître au sein de l'Ira », disait le titre en gras. Presque immédiatement, le nom de Tyrone était là, en tout début de ligne. Je ne l'avais jamais vu écrit. Pas comme ça, as dans un journal français avec son âge juste**

**à côté. « Tyrone Meehan, 81 ans. »** L'article disait que cet Irlandais était un "membre important de l'organisation terroriste". Qu'il avait avoué avoir trahi les républicains pendant 25 ans. Qu'il avait touché de l'argent pour ses informations. Qu'il l'avait annoncé publiquement, à Dublin, lors d'une conférence de presse improvisée par Sinn Féin, l'aile politique de l'IRA. L'article disait aussi que c'était un coup dur à l'encontre de la crédibilité des nationalistes mais que ce la ne mettait pas en danger le processus de paix. » (p. 173)

« Sheila était comme morte. Jack attendait que son père revienne pour comprendre. Leur quartier était partagé entre hostilité et compassion. **En quelques heures, Tyrone était devenu « ce salaud de Meehan ».** Des gars crachaient son nom par terre en sortant du Thomas Ashe. C'était ça. C'était comme ça. Jack a dit que c'était tout. Qu'avant de lui en vouloir, il fallait attendre de savoir. Que c'était son père. Que c'était son ami. Et que c'était un traître aussi. Puis il a raccroché. » (p. 176)

« Jim était mort, Cathy était folle, Tyrone avait trahi, Sheila était trahie. C'était eux, Belfast. Eux quatre et personne d'autre. Je connaissais tout le monde à Belfast. C'est-à-dire personne... C'étaient eux. C'était tout. **Mon Irlande était construite sur deux amitiés. Mon Irlande était du sable. J'étais un luthier parisien. Je jouais du violon entre les douleurs étrangères. Je m'inventais dans un autre pays. J'étais éperdu de tout. J'étais perdu.** » (p. 180)

C'est alors qu'apparaissent des chapitres retranscrivant des interrogatoires de Tyrone Meehan par l'IRA, en 2006.

« Tyrone était détenu à la prison de Crumlin. Sheila ne savait pas quand ni pourquoi il serait jugé. Elle m'a demandé de faire attention. Elle a dit que les soldats parlaient d'un « Français ». Quelqu'un avait entendu cela. Il faudrait peut-être que j'évite de venir à Belfast pendant quelque temps... elle avait quelque chose à me donner. Une enveloppe marron, large et épaisse, qu'elle avait cachée sous un coussin du canapé. C'est Tyrone qui l'avait préparée pour moi avant son arrestation. » (p. 82)

Car voilà : au sortir de sa dernière peine de prison, Meehan a été " retourné" par l'armée britannique et le MI5, les services secrets anglais, à qui il livre des informations. Meehan est un traître.

« -Tu nous trahis depuis quand, Tyrone ?

-Depuis 1981.

-Quand, exactement ?

-Fin novembre, quand j'ai été repris.

-Tu avais peur de retourner en taule ?

-J'étais fatigué.

-Parle plus fort.

-J'étais fatigué.

-Fatigué de quoi ? (Silence)

-On n'oblige personne à se battre, Tyrone.

Tu n'étais pas obligé de trahir pour laisser tomber.(Silence) » (p. 161)

« Ecoute bien, Meehan. Peu importe qui je suis. Je suis là parce que c'est ma place et tu le sais. Toi, tu es un agent britannique rémunéré. Depuis 25 ans, tu travailles à l'affaiblissement de ta communauté. De tes parents, de tes amis, de tes camarades. Tu travailles à frapper dans le dos de ceux qui t'ont aimé, qui t'ont protégé, qui t'ont veillé jour après jour. C'est toi que tu as trahi, Meehan, et nous voulons savoir pourquoi. Nous voulons savoir ce que l'ennemi sait de nous. Nous voulons savoir ce que tu lui as dit. Nous voulons savoir si certains de nos hommes ont été arrêtés par ta faute. Si certains combattants sont tombés par ta faute. Nous voulons savoir, Meehan. (Silence) » (p. 163)

21 décembre 2006, Tyrone Meehan est relâché....

« J'ai attendu Noël pour rejoindre Belfast. Avant je n'ai pas pu. L'IRA a relâché Tyrone le 21 décembre 2006. Il a quitté Dublin, seul. Sa famille était sans nouvelles. Sheila et Jack attendaient un signe de lui. J'ai appelé. Le fils m'a dit que j'étais bienvenu. Que je pouvais passer les fêtes, que nous irions ensemble à la messe et que je partagerais le repas. Je suis arrivé le 24 décembre. Personne n'est venu me chercher à l'aéroport. » (p. 189)

*...on le retrouvera mort , le jeudi 5 avril 2007, à 15 heures.*

On a retrouvé le corps de mon traître le jeudi 5 avril 2007 à 15 heures, dans le salon, devant la cheminée. Il était couché sur le ventre. C'est un voisin qui a remarqué la porte ouverte depuis le matin. Sheila était à Belfast. Jack aussi. La police irlandaise a dit qu'il avait été tué à bout portant de deux décharges de chevrotine de calibre 12. » (p. 257)

### ***Dernière rencontre avec Tyrone Meehan***

« J'ai regardé l'étoile morte. La chambre palpait. Ma tête, mon sang, le bois de ma nuque. Le silence se fermait en caveau. **Tyrone s'était servi de moi. J'avais désigné un à un des braves pour sa prison.** » (p. 178)

« Je me suis demandé pourquoi personne n'avait rien remarqué de sa trahison. Ni sa femme , ni son fils, ni ses camarades de combat, ni moi. Comment faisait-il ? Comment a-t-il fait ? Comment fait-il aujourd'hui ? » (p. 215)

« **Il fallait que Tyrone me parle. Il fallait qu'il m'explique.** Jack avait raison. Il fallait que je le voie. Je ne voulais plus rien lire, plus rien entendre, plus rien deviner. Je le voulais lui, sa main sur mon épaule et ses mots face à face. Il avait des raisons. Ces raisons, il me les faudrait. Il me les devait. Il devait me dire qui me parlait devant le lac noir. Quel était l'homme qui m'enlaçait ? Un traître ne peut pas regarder sa terre comme cela. Il ne peut pas aimer sa terre comme cela. Il ne peut pas aimer sa terre comme ça. » (p. 181)

□ « *Il n'y a pas de guerre propre* »

« Alors j'ai parlé de guerre propre. Je ne sais pas pourquoi. J'ai toujours eu ce mot aux lèvres en évoquant la lutte menée par les républicains irlandais. Guerre propre. Une guerre propre. Une guerre menée non pas au nom d'une religion comme les antipapistes d'en face, non pas au nom d'une domination, comme ceux d'en face encore, mais au nom de la liberté, de la démocratie, de l'égalité. Une guerre où l'ennemi est soldat, pas le civil. Une guerre où lorsqu'on s'en prend à un lieu public, on laisse suffisamment de temps pour qu'il n'y ait aucune victime. Oui, une guerre où l'on se soucie des victimes. » (p. 196-197)

« -Sais-tu tenir un secret ? M'a alors dit Tyrone Meehan.

Il a écrasé sa cigarette et m'a regardé en face. Il avait un autre regard que devant son lac noir, jusque avant ma casquette. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de guerre propre. Que je ne savais rien de la guerre. Rien. Il m'a dit que l'IRA tuait parce qu'il le fallait. Qu'elle continuerait à le faire tant qu'il le faudrait. » (p. 197)

« Tyrone Meehan était prêt à ce geste de mort si l'ordre lui en était donné ? Est-ce que je savais qu'il le ferait, lui-même, en récitant les noms des seize enfants tombés ? Est-ce que je me doutais seulement de cette violence ? Alors non. S'il te plaît, m'a-t-il dit. La guerre est sale. Sale. Ne parle jamais de guerre propre. N'en parle jamais, ni ici ni nulle part ailleurs, parce que demain peut-être, nous te ferons mentir.

J'ai regardé Tyrone. Il a allumé une cigarette et m'a fait un signe de l'œil. Son regard d'ami. Et puis il s'est tourné vers la fenêtre en observant la pluie. Cela faisait deux ans qu'il trahissait le siens. » (p. 198)

□ « *Un traître est-il traître tout le temps ? La nuit ? Le jour ?* »

« -Tu veux savoir quoi, Tony ? a demandé mon traître. » (p.221)

« -Et notre amitié ?

Ma question était venue de gorge. Elle était prête depuis le premier jour. Un traître est-il traître tout le temps ? La nuit ? Le jour ? » (p. 225)

« -Quoi, notre amitié ?

-Elle était vraie ?

-Je ne comprends pas ta question » (p. 226)

« Lui presque dehors, moi encore dedans. Je rêvais qu'il me prenne par les épaules, comme il l'avait tant fait. Il est resté mains dans les poches. Son sourire était mort avec la porte ouverte.

-Tu ne m'as pas répondu, j'ai murmuré.

Il s'est tourné. Il m'a regardé sans que plus rien ne brille. Ensuite, il s'est effacé. Il m'a laissé la place. Il est resté sur sa marche de pierre, j'avais les pieds dans sa terre gelée. Enfin, il a ouvert les bras. La laine sentait l'humide. Nous sommes restés comme ça, un instant l'un pour l'autre. Et il m'a repoussé doucement. ...

J'ai vu ses bottes terreuses, son pantalon froissé. J'ai vu sa main d'adieu. Je n'ai plus vu ses yeux, jamais. » (p. 228)

« -Je ne sais pas si tu as vu ce film, Le Mouchard, de John Ford ?...Tu te souviens de ce gars, Gypo Nolan ? C'est lui qui a vendu son copain Frankie McPhillip aux Anglais...Je ne juge pas Gypo Nolan. JE ne le juge pas parce que c'est moi, Gypo Nolan. C'est toi, Gypo Nolan, petit Français. On a tous un Gypo Nolan bien planqué dans nos ventres. Personne ne naît tout à fait salaud, petit Français. Le salaud, c'est parfois un gars formidable qui renonce. Et maintenant, va falloir te battre contre Gypo Nolan, petit Français. Contre le tien , celui que tu nous caches. Autrement tu vas merder comme moi. Tu vas finir comme moi. Et tu vas mourir comme moi.

Mon traître m'a regardé. Il a souri de ma surprise » (p. 228)

**En fin...**

**« Je n'étais pas triste de lui. Je n'étais pas triste de nous. J'étais triste de moi. Triste de n'avoir rien vu, rien entendu, rien senti, J'étais triste de ma somnolence, triste de mon affection, triste de mes certitudes. J'étais triste de chacun de mes gestes pour lui. J'étais triste aussi pour Sheila et pour Jack. Et triste pour l'Irlande, triste pour mon grand homme à col rond. Triste de la pluie qui s'est mise à tomber, triste des brumes sur les collines, triste du soir qui tombait en voiles gris. Aussi, j'étais en colère. En colère de ce qu'il nous avait fait. En colère parce qu'il nous obligeait à être là, les uns contre les autres avec le froid au ventre et la stupeur. J'étais en colère pare qu'il faisait couler nos larmes. Parce qu'il nous avait trompés, malmenés abîmés. J'étais en deuil. Il me faudrait maintenant vivre avec un silence de moi, et un silence de lui. » (p. 265)**

« -Il faudra te trouver un lit si Sheila vend la maison...

Il a dit qu'il allait me présenter une dame qui vivait dans le quartier de Ballymurphy... Une vieille républicaine... Elle avait une chambre à l'étage, qu'elle ouvrait parfois pour les amis. En attendant, je pourrais m'y installer...

-C'est les Britanniques qu'on veut chasser, pas les luthiers. » (p. 271-272)

« Je ne sais pas pourquoi elle a dit cela. Elle a dit qu'il y avait des Tyrone partout, dans les guerres comme dans les paix, et que cela ne changeait rien. Ni à la paix, ni à la guerre. Ni même à Tyrone. Elle a dit que nous l'avions aimé sans retenue parce que c'était lui. Et que nous lui avions donné notre confiance parce que c'était lui. J'ai hoché la tête. J'ai souri. J'ai revu nos gestes... J'ai laissé faire une larme. Grainne m'a dit que j'étais le bienvenu chez elle, la prochaine fois.» (p. 276)